

la ville de Mons. Dimanche Maubeuge tombait aux mains des alliés. Ce fut la fin.

Il est possible que les complications intérieures dans les pays vaincus causent encore des troubles sanglants mais pour nos troupes et nos braves soldats l'ère des combats et de la tuerie est définitivement

close. Le travail diplomatique va commencer. Dieu veuille qu'il ne soit pas une pierre d'achoppement pour l'établissement rapide d'une paix juste et durable.

A. GOBEIL.

Le 15 novembre 1918.



LE CANADA ET LA GUERRE



LORSQUE l'agression allemande se déchaîna, le Canada fut d'instinct avec les victimes; lorsque la Grande-Bretagne se fut résolument rangée à nos côtés, le Canada se jeta d'enthousiasme dans la guerre. Un élan universel de charité entraîne les citoyens et les corps constitués; on n'oubliera pas ici les dons innombrables et souvent si touchants faits aux réfugiés, aux rapatriés des régions reconquises, aux soldats, depuis les tricots de laine qu'accompagne un mot parti du cœur jusqu'aux maisons démontables, ou encore à ces montres offertes aux soldats et sous-officiers cités à l'ordre de l'armée; maintes fois, les Comités canadiens correspondants de "France-Amérique" ont suscité ces actes de fraternelle bonté; ils disaient les misères, et l'on donnait. La participation active à la guerre est décrétée. L'Angleterre est en guerre, le Canada est en guerre. On ne discute pas. On lève une armée de volontaires; on crée des usines de munitions et cette aide spontanément offerte à l'Empire, geste que répètent à l'envi les colonies autonomes, lui assure une cohésion qui fait l'étonnement de ses amis et l'effroi de ses ennemis.

En mai 1917, un demi-million d'ouvriers travaillent dans les usines de guerre; environ 420,000 hommes ont été levés, ce nombre se réduit effectivement, surtout pour cause d'incapacité physique, à 345,000 soldats. Sur ce total, on compte 14,000 Canadiens français, mais beaucoup d'entre eux, inscrits dans des régiments composés surtout de gens de langue anglaise, ont été notés comme tels; toute correction faite, on estime que leur nombre s'élève à 20,000. Si nous voulons juger ce dernier résultat à sa véritable valeur, demandons-nous combien, pour fournir un effort équivalent, il faudrait lever de volontaires en France afin de secourir les Canadiens français luttant pour leur existence nationale. De 300,000 à 400,000. Cette simple comparaison donne une idée nette de la part prise par les Canadiens français à la guerre mondiale. Cependant, elle paraît faible si on la mesure en regard de celle des Canadiens-anglais, qui est de 274,000 hommes. Et de cette disproportion on a fait, au Canada même, un argument violent contre le patriotisme des Canadiens de langue française.

Les réponses peuvent se résumer ainsi: Il convient d'abord de défalquer des Canadiens de langue

anglaise les 150,000 qui sont nés hors du Canada, presque tous en Grande-Bretagne, et qui ne doivent pas plus figurer dans cette statistique que les réservistes français établis comme colons au Canada. Le rapport des nombres de volontaires canadiens d'origine anglaise à ceux d'origine française tombe alors à six; il est encore à la vérité très supérieur à celui des habitants des deux populations, le double à peu près, et même probablement à celui des habitants en âge de porter les armes, ainsi qu'il est logique de procéder ici. Cette observation est très importante, car la natalité est beaucoup plus forte chez les Canadiens-français que chez les Canadiens anglais. D'ailleurs cette façon de mesurer le patriotisme des deux groupes serait tout à fait fantaisiste. Sous le régime du volontariat, chacun est, par définition, libre de s'engager ou non et si, de ce fait il fallait blâmer ceux qui ne prennent pas de service, le blâme, tout personnel, retomberait sur quantité de Canadiens des deux origines sans qu'un groupe, pris en bloc, méritât soit le blâme, soit l'éloge. Au surplus les motifs personnels qui amènent les engagements sont complexes et difficiles à démêler, mais les causes de la disproportion signalée ont été bien observées, notamment par MM. Bourassa et Laurier. La levée des volontaires s'obtient surtout par des appels à la fierté de la race, à l'honneur, au dévouement à l'Empire, qui se font entendre dans les journaux, sur les affiches, dans les meetings, d'homme à homme, chez soi, dans la rue, au bureau ou à l'usine. Or, affirmait-on, le fonctionnaire qui fut mis à la tête du service de l'enrôlement dans le district de Québec ne connaissait pas un mot de français. — D'autre part, une grande irritation règne dans la population d'origine française au sujet des mesures prises dans diverses provinces pour l'abolition du français et qui, loin d'être suspendues, ont été généralement aggravées au cours de la guerre, ce qui a fait écrire au périodique de Londres *New-Witness*, à la date du 24 mai 1917 et à propos des Franco-Ontariens: "Nous ne serons pas heureux d'apprendre que dans notre libre empire nous imitions si servilement les méthodes de la Prusse en Pologne et en Alsace-Lorraine" et, la semaine suivante: "Une fois de plus nous travaillons de notre mieux à éloigner un peuple de notre cause. La leçon de l'Ir-